

bienveillant personnage, on ne vous aperçoit plus. Si je me voyais, chaque jour, votre signature sur vos rapports je vous croirais malade, mort ou passé à l'étranger.

—Je ne suis ni mort ni malade, mon cher directeur : mais c'est justement le projet de quitter la France qui m'amène chez vous.

—Quitter la France ! corne de boeuf ! on vous fait donc un pont d'or quelque part ?

—Oh ! tout au plus une petite passerelle. Le gouvernement m'offre vingt mille francs pour construire les chemins de fer du Sénégal.

—Je croyais que vous aviez refusé ?

—J'avais refusé il y a deux mois ; mais on revient à la charge et, si vous m'en laissez la liberté,—car je ne ferai rien malgré vous,—je suis décidé à partir.

—Eh ! parbleu ! comment puis-je vous empêcher d'accepter vingt mille francs, quand je ne vous en donne que le quart. Seulement, réfléchissez bien. La construction de votre ligne ne durera pas toujours et, quand vous reviendrez ici, vous aurez perdu votre place. Si vous voulez gagner de l'argent, ce dont je suis loin de vous blâmer, que ne tirez-vous parti de vos brevets sur l'économie du chauffage dans les machines ? Il y a peut-être une fortune, là !

—Oui, avec des capitaux, que je n'ai pas.

—Cherchez-les.

—Oh ! ça, mon cher directeur, c'est audessus de mes moyens. Aller tirer les gens par la manche en leur offrant en retour de leurs écus, des papiers bleus ou jaunes couverts d'emblèmes, c'est une chose que je ne saurais pas faire. Vice d'éducation première, sans doute.

—Diable ! mon cher comte, je connais de vos pareils qui se tirent joliment bien de cet emploi, pourtant.

—Chacun son goût ; moi, j'aimerais mieux redevenir chauffeur. Mes pareils, comme vous dites, ont une place assignée dans la société. S'ils ne peuvent la remplir, ils doivent passer

la main et disparaître. Il vaut mieux être le premier sur une locomotive que le vingt-cinquième dans son monde.

—Vous êtes trop modeste, jeune homme, et, le jour où il vous plaira d'aller dans votre monde...

—Eh ! j'y suis allé, et plutôt au ciel que je n'y eusse jamais mis le pied ! Voyons, c'est entendu, n'est-ce pas ? je puis partir ?

—Mon cher, il est inutile de prolonger cette conversation. Je vois que vous avez une désillusion, un découragement. Ce n'est pas à moi à provoquer vos confidences. Réfléchissez pendant huit jours. Si vous persistez, revenez me voir ; votre congé sera signé séance tenante.

L'après-midi de ce même jour, à l'issue du conseil d'administration, le directeur annonça à ses collègues que la compagnie allait sans doute perdre un de ses meilleurs auxiliaires, M. de Vieuvicq.

—Vieuvicq ! s'écria le baron de Champberteux. Mais je le connais. Où donc s'en va-t-il ? et pourquoi ?

—Je sais qu'il va au Sénégal. Quant au vrai pourquoi, je ne puis rien dire. C'est un garçon très courageux, à coup sûr. Mais, malgré tout, quand on est sorti d'où il sort, il est dur de végéter dans un bureau. Un autre, avec ce qu'il sait, ferait sa fortune. Malheureusement, il n'est pas homme à battre le pavé pour recruter des commanditaires. Il n'est pas de son temps.

En rentrant chez lui, le baron dit à sa petite-fille :

—Te souviens-tu de ce grand jeune homme que je t'ai présenté l'autre jour à l'hôtel Rambure ?

—Oui, dit Louise, qui s'en souvenait beaucoup plus que me le supposait son grand-père. M. de Vieuvicq.

—Eh bien, il part pour le Sénégal.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, dont cette parole brisait tous les rêves. Que va-t-il faire là ?

—Il va tenter la chance. Ce n'est pas en restant par ici qu'il fera fortune. Et cependant, peut-être, si je